

Autour de Robert Antelme. Témoignages – Entretiens

DANS **LIGNES** 1994/1 n° 21, PAGES 175 À 202
ÉDITIONS **ÉDITIONS HAZAN**

ISSN 0988-5226

ISBN 9782850253614

DOI 10.3917/lignes0.021.0175

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-lignes0-1994-1-page-175?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Hazan.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

ROBERT ANTELME
PRÉSENCE DE *L'ESPÈCE HUMAINE*

III
Autour de Robert Antelme,
Entretiens et témoignages.

AUTOUR DE ROBERT ANTELME

TÉMOIGNAGES — ENTRETIENS

avec

Georges BEAUCHAMP, Marguerite DURAS
Dionys MASCOLO, François MITTERRAND
Edgar MORIN, Maurice NADEAU, Claude ROY.
(Entretiens réalisés par Jean-Pierre Saez)*

C'est l'homme que j'ai connu qui a le plus agi sur les gens qu'il a vus, qu'il a connus.

De toute ma vie, c'est celui-là qui a été le plus important. Et quant à moi, et quant à tous les autres aussi. Je ne sais pas comment nommer ça : une grâce, peut-être.

Il ne parlait pas et il parlait. Il ne conseillait pas et rien ne pouvait se faire sans son avis.

Il était l'intelligence même, et il avait horreur du parler intelligent.

Il était ami aussi avec Dionys [Mascolo]. Mais Dionys n'était pas son enfant. Moi, j'étais son enfant.

Je me souviens d'une phrase : il disait qu'il supporterait tout sauf qu'on me fasse du mal, à moi.

J'étais là dans toutes les relations qu'il avait avec les autres, comme il était là, lui aussi, pour moi.

C'est dommage que vous ne l'ayez pas connu. Même une fois. Même une heure. Dans un bistrot. Il était complètement dans la vie. Il était très joyeux. Et ce qu'il y avait de miraculeux en lui, c'est que, je crois, il ne se rendait pas du tout compte de cette espèce de pouvoir qu'il avait sur l'autre. Il ne savait pas.

C'est ça, il ne savait pas.

Il est mort sans savoir.

Marguerite Duras

Dionys Mascolo : Marguerite Duras et Robert Antelme s'étaient mariés, ils s'étaient mariés en hâte au moment de la déclaration de la guerre. Ils ne formaient pas un couple. L'un et l'autre avaient des liaisons extérieures. Mais ils avaient l'un pour l'autre une amitié, une admiration sans bornes.

Et, très vite, Marguerite a désiré que je fasse l'épreuve de la connaissance de Robert. Elle nous a mis en contact, en s'effaçant d'ailleurs de façon admirablement discrète. Pour nous laisser, vraiment, faire pleinement connaissance. Cette attitude ne s'est jamais démentie chez elle. Elle n'intervenait nullement entre nous. Elle nous laissait... Et l'amitié s'est faite entre nous, vraiment, très fervente. Il a été immédiatement, de très loin, mon meilleur ami, mon seul ami.

Comment était-il, comment se comportait-il dans la vie de tous les jours ?

D.M. : Dans la plus grande simplicité, la plus grande authenticité. Sans la moindre affectation d'aucune sorte, ni littéraire, ni intellectuelle. La chose la plus frappante du personnage, quand je l'ai connu — il m'a d'ailleurs, sans le savoir, éduqué : il était un flâneur, au sens baudelairien, un flâneur voyeur, et j'ai subi cette contagion, c'est-à-dire que nous pouvions marcher côte à côte, en bavardant, tout en regardant ce qui se passait dans la rue. Les gens flânaient. Il était le parfait flâneur et il l'a été jusqu'à la fin de sa vie.

Comment a mûri en vous l'idée de vous engager dans la

* Sous le titre « Autour de Robert Antelme », *Lignes* reproduit les principaux témoignages recueillis pour le film du même titre réalisé par Jean Mascolo et Jean-Marc Turine. Ils permettent en effet, outre le portrait de Robert Antelme qu'ils dessinent en creux, de redonner à *L'Espèce humaine* un contexte historique et politique.

A l'entretien qu'il a accordé aux réalisateurs de ce film, Claude Roy a désiré ajouter quelques lignes sur les dernières années de Robert Antelme. Nous les reproduisons sous le titre de « Post-scriptum ». À tous ces témoignages nous ajoutons ceux de Jean-Louis Schefer et de Louis-René des Forêts.

Résistance ?

D.M. : Je risque de simplifier. Je risque de simplifier un peu, mais... Cet engagement dans la Résistance n'a eu lieu qu'en septembre 1943 ; tardivement, donc. J'avais fait la connaissance, entretemps, au printemps 1943, de Robert Antelme. Marguerite Duras et lui habitaient déjà rue Saint Benoît, et c'est rue Saint Benoît qu'un ami chrétien de Robert Antelme et de François Mitterrand a proposé à Robert d'entrer dans le mouvement de résistance de Mitterrand, le « Mouvement national des prisonniers de guerre et déportés », et nous avons adhéré ensemble, Marguerite, Robert et moi, le même jour, en présence de Mitterrand et de cet ami... J'ai évoqué ce souvenir : l'odeur de fumée des cigarettes anglaises flottant dans la pièce, Mitterrand étant rentré depuis peu d'Angleterre avec une provision de cigarettes.

Quelles étaient vos motivations ?

D.M. : Pour moi, encore une fois je risque d'être un peu auto-dépréciatif mais, c'était un peu comme en 1940 : la guerre avait été pour moi l'occasion d'éprouver ma lâcheté. Là, c'était peut être le goût de l'aventure, de l'aventure individuelle, plus que tout motif métaphysique, politique ou moral.

Comment avez-vous partagé avec Robert Antelme l'idée d'entrer dans la Résistance ?

Georges Beauchamp : Nous avons fait des tentatives avec des réseaux de récupération de parachutistes. Et puis, Robert Antelme a eu des contacts avec Jacques Bénét, un chartiste, qui est devenu par la suite l'un des dirigeants de notre mouvement de résistance ; c'est à travers Robert que j'ai rencontré Jacques Bénét et à travers Jacques Bénét et Robert que j'ai rencontré Mitterrand.

Votre première rencontre avec Robert Antelme, Marguerite Duras et Dionys Mascolo, rue Saint Benoît, est organisée par l'intermédiaire d'un ami commun à Robert Antelme et à vous.

Vous êtes alors Morland, chef d'un réseau de résistance. Eux cherchent précisément à entrer dans la Résistance. Vous venez les trouver. Comment se passe cette rencontre ?

François Mitterrand : Ce n'était pas une rencontre franchement organisée. Il n'y avait d'ailleurs pas encore de « groupe » de la rue Saint Benoît organisé. Il y avait un groupe d'amis, mais celui-ci n'était pas projeté dans la vie active de la Résistance. Individuellement, chacun avait son opinion et ils étaient, grosso-modo, du même camp, celui qui était difficile à l'époque.

Sauriez-vous dater précisément cette rencontre ?

F. M. : Oh, non. Je pense qu'elle eut lieu juste à mon retour de Londres. J'avais besoin d'un appartement refuge. C'est à ce moment-là que George Beauchamp, rue Saint Benoît, m'a fait connaître Robert Antelme et les autres... Et c'est à ce moment-là que Robert m'a orienté vers sa sœur pour qu'elle m'offre la chambre dont j'avais besoin... C'était en février 1944, peut-être. Peut-être début mars.

Marguerite Duras ne semble pas au départ mise dans la confiance de l'objet de la rencontre. Et il flotte une odeur de cigarette anglaise dans la pièce. C'est une cigarette que vous même vous fumez à votre retour de Londres. Et elle comprend à cet indice qu'ils sont entrés dans la Résistance...

F.M. : ... J'étais revenu avec un très mince bagage, et pour cause, le bagage qui nous était confié lorsqu'on revenait d'Angleterre en France, pendant la guerre : un flacon d'alcool, un revolver, une boule de cyanure, et j'avais en plus acheté à Londres un imperméable que j'avais posé sur ces différents objets, à l'intérieur de la mallette, et puis quelques cigarettes...

Vous souvenez-vous des discours que vous leur tenez et des propositions que vous leur faites ?

F.M. : Je n'ai pas fait de discours, j'ai exprimé ma conviction. Ils étaient très réceptifs, très intéressés par cette forme de

combat. Ils étaient intellectuellement acquis et cela s'est fait tout seul.

Leur avez-vous fait des propositions d'actions concrètes ?

Non, ils ont bien vu qu'à tout moment on aurait besoin d'amis disponibles pour des missions modestes mais réelles. Et je crois aussi que les premières arrestations qui nous ont frappés les ont invités à remplir les vides. Il n'y a pas eu de prosélytisme. Chacun s'est déterminé comme il l'a voulu.

Quels souvenirs conservez-vous de Robert Antelme dans cette époque de clandestinité ?

F.M. : Quand je l'ai connu, j'ai été frappé comme chacun, je crois, de ses amis, par son extrême douceur, par sa capacité de réflexion, par une très grande disponibilité intellectuelle et affective. Et comme il fut d'emblée favorable à notre action, il se rendit aussitôt utile par ses conseils. Robert Antelme n'était pas en soi un homme d'action ; mais il était logique avec lui-même. Il ne serait pas parti à la recherche d'un groupe, d'un milieu, lequel n'aurait pas été facile à trouver d'ailleurs. Car il faut se garder de croire que dans la France de cette époque il y avait des groupes de résistants partout. En réalité, ils formaient une infime minorité. Le hasard a voulu qu'il fût en contact quotidien avec des résistants. À partir de là, il fut à leur disposition — d'une très grande gentillesse et d'un grand dévouement, en même temps que d'une sorte de totale ignorance du danger.

Mais quel était alors le sens de votre engagement dans la Résistance ?

Marguerite Duras : C'est lui, c'est Mitterrand, qui est arrivé ici un jour... Il venait de Londres et il fumait une cigarette anglaise. À un moment donné je lui ai dit : « Attention aux cigarettes ». C'est comme ça que ça s'est passé. Le soir même il dormait chez Robert. Il n'a pas quitté cette résidence. On n'a pas voulu. Je suis sur ces points-là, des détails, très

rigoureuse. On n'a pas été des héros. La Résistance est venue à nous parce qu'on était d'honnêtes gens. Je pense que François a eu cette impression que Robert, Marie-Louise Antelme et moi, on était des gens à qui on pouvait se confier.

Début juin 1944, la Gestapo a repéré la planque de la rue Dupin où vous habitez, et elle tend une souricière dans laquelle vos compagnons de résistance tombent.

François Mitterrand : Ce jour-là il y eut toute une série d'arrestations des nôtres par la Gestapo dans des lieux tenus secrets. Ces arrestations, naturellement, ont été dues à une dénonciation, à une filière qui a été remontée.

Je n'étais pas rue Dupin, où il n'y aurait d'ailleurs pas dû y avoir de réunion. Mais les gens étaient un peu sonnés par ce qui venait de se passer, ils ont éprouvé le besoin de se voir et ont manqué un peu aux règles de prudence. Ils étaient là cinq ou six. La Gestapo arrive, se saisit de ceux qui sont là. Qui ? Marie-Louise, bien sûr, puisque c'était chez elle. Robert était là. Il y avait aussi Paul Pilven, peut-être Philippe... Il y avait aussi Jean Mugnier. Jean Mugnier a eu le réflexe de réagir aussitôt que ça s'est produit. Il est entré en force, à coup de poings, dans le petit groupe qui venait procéder à l'arrestation. Ils ont été surpris. Il a descendu l'escalier rapidement. Un coup de feu a été tiré, il a eu la main un peu touchée et, étant dehors, il a aussitôt donné l'alerte. Moi-même, j'étais passé. Mais avant de monter, j'ai téléphoné depuis la poste de la rue Dupin, laquelle se trouve justement en bas de l'appartement. Je téléphone pour demander : « Ça va ? Rien de particulier ? » C'était une précaution habituelle qui s'est révélée ce jour-là utile. Je téléphone, c'est Marie-Louise qui prend l'appareil. Je lui demande si tout va bien. Je ne me souviens plus exactement de mes mots, mais elle me dit : « Monsieur, vous vous êtes trompé de numéro ». J'ai alors eu un réflexe tout à fait malencontreux : pensant que je m'étais en effet trompé, j'ai recomposé le numéro. Une seconde fois, d'une voix irritée, elle me dit : « Je vous ai déjà dit que vous vous êtes trompé ».

J'ai su plus tard qu'elle était là, au téléphone, avec l'agent de la Gestapo, revolver sorti, lui disant : « Dites-lui de venir ». Non seulement elle ne m'a pas dit de venir, mais en me répétant que je m'étais trompé de numéro alors que j'avais cette fois la certitude de ne pas m'être trompé, elle m'a indiqué qu'il ne fallait pas que je vienne, et je ne suis pas venu. À l'autre bout de la rue, j'ai rencontré un camarade qui venait, un archiviste paléographe, Ferreol de Ferry ; nous nous sommes rapidement concertés. Nous avons placé aux deux bouts de la rue deux de nos amis avec pour mission d'intercepter ceux des camarades qui viendraient... Mais hélas, la prise était importante. Après Jean Bertin, au matin, cinq autres avaient été arrêtés. Le mot d'ordre a été passé de « brûler » cette adresse ; nous n'y sommes plus retournés.

C'est tout le travail de plusieurs mois qui était d'un coup effacé puisque nous avons été pistés et que plusieurs d'entre nous étaient arrêtés. Il y a eu d'autres arrestations, le même jour, dans un autre appartement — une jeune femme arrêtée, son mari abattu. Ce fut une journée extrêmement difficile.

C'est ce jour-là que furent arrêtés Robert et Marie-Louise. Commence une autre histoire que Marguerite, à l'époque Marguerite Antelme, aujourd'hui Marguerite Duras, a rapporté dans le livre *La douleur* — une autre histoire que j'ai en effet moi-même vécue mais pas tout à fait au premier plan ; c'est une histoire qu'a surtout vécue Marguerite.

À la fin du printemps 1944, Robert Antelme est arrêté, interné à Fresnes puis déporté. Comment avez-vous vécu cet événement ?

Dionys Mascolo : Comme vous pouvez l'imaginer. Marguerite a raconté dans *La douleur* comment elle a fait la connaissance de l'agent de la Gestapo qui avait arrêté Robert. Comme notre intention était de descendre cet agent, Marguerite m'a un jour donné l'indication du lieu où elle allait déjeuner avec lui et, accompagné d'une jeune amie, je suis allé dans ce restaurant pour l'identifier de façon à pouvoir plus

tard, avec les amis, le liquider. C'est de toute évidence cette arrestation qui nous a le plus profondément engagés, engagés dans le sens sinon idéologique du moins existentiel : nous avions enfin des ennemis à combattre, qui étaient tenus intérieurement par nous pour des ennemis. Auparavant, c'était, comme je vous l'ai dit, plutôt l'aventure.

Quel souvenir gardez-vous de Marguerite Duras dans l'attente du retour de Robert Antelme ?

D.M. : Ah ! (long silence)

Elle n'était occupée que de cela. Je passe très vite à après la Libération. À leur retour d'Allemagne, elle interrogeait certains prisonniers. J'en ai parfois interrogé en sa compagnie. Elle tenait une rubrique dans le journal du M.N.P.G.D., qui s'est appelé un moment *Libres*, je crois.

Je voulais évoquer le journal Libres, l'organe du M.N.P.G.D., votre réseau de résistance, lequel met en place, à la Libération, un service de recherche des prisonniers et déportés. Quelle était la fonction précise de ce service de recherche ?

François Mitterrand : Son nom le dit assez exactement. De beaucoup de prisonniers, nous ne savions pas où ils étaient. Certains s'étaient évadés, puis avaient été repris et placés dans des camps extrêmement durs, notamment en Pologne et les familles n'avaient plus ni nouvelles ni correspondances. À la libération de Paris, au mois d'août 1944 et les mois qui suivirent, jusqu'à avril 1945, c'était un immense désordre.

À ce moment-là, vous faites partie du gouvernement provisoire de la France...

F.M. : Plus tout à fait exactement. Il y a eu un bizarre gouvernement qui n'a pas porté ce nom, mais qui a été chargé par le Général De Gaulle, à partir d'Alger, d'incarner la légalité. Quinze personnes sous l'autorité d'Alexandre Parodi. J'ai fait partie de ces quinze désignées précisément par le Général

De Gaulle. C'est nous d'ailleurs qui avons accueilli De Gaulle et avons participé au premier Conseil des ministres de la France libérée, au ministère de la Défense, rue Saint Dominique. Cela a duré quinze jours, juste le temps pour De Gaulle de reconstituer un vrai gouvernement, avec deux des nôtres, deux issus de ces quinze et un fort lot de ceux qui faisaient partie du Comité de Libération, plus quelques personnalités comme Bidault et Teitgen. C'est donc un bref épisode, mais important. À peine cette fonction a-t-elle cessé que le Général De Gaulle m'a fait demander d'accompagner le Général Lewis, pour participer au nom de la France à l'ouverture de quelques camps. C'est ainsi que nous sommes allés à Landsberg, où il n'y avait aucun survivant. C'est à Landsberg qu'a, un certain temps, été interné Hitler et c'est là, je crois, que celui-ci a écrit un certain nombre de chapitres de *Mein Kampf*.

Ensuite, Dachau... Un spectacle tragique et inoubliable... Cette première heure de libération... Les soldats allemands pourchassés, abattus... Ceux qui attendaient leur sort... Que leur sort fût décidé... Les déportés sur la place centrale du camp devant la grande baraque qui portait en tuiles de couleurs différentes les mots « Arbeit macht frei »... Et puis les mourants... Des morts qui servaient d'accoudoirs aux survivants... Les cadavres autour du camp... Les lieux d'exécution... Les fours crématoires qui continuaient de fonctionner... Les corps qui continuaient d'être enfournés dans les brasiers... Mais évitons cette description qui a été faite par d'autres.

J'étais là, avec un des camarades de mon mouvement que j'avais emmené avec moi, Pierre Bugeaud. On circulait dans ce camp immense, témoins de scènes... Enjambant, dans une sorte de champ, de terrain vague, à l'intérieur du camp, des corps, beaucoup de morts et ceux qui mouraient qui étaient jetés là... Essayant de ne pas marcher sur... On a entendu une voix, quelqu'un qui a dit : « François ». Pierre Bugeaud s'est penché ; je me suis penché à mon tour. Je ne savais pas qui

avait appelé. On a fini par repérer celui qui avait appelé, mais nous ne l'avons pas reconnu. C'était Robert Antelme.

Extraordinaire circuit !... Nous nous étions quittés en juin 44 et c'est Bugeaud et moi qui le retrouvions. J'ai immédiatement demandé au Général Lewis l'autorisation de ramener Robert Antelme avec nous à Paris. Ce qu'il a refusé. Les consignes de l'administration étaient très strictes : il aurait pu avoir le typhus.

Je suis donc presque aussitôt rentré à Paris. Je possédais un document qui m'autorisait à pénétrer dans les camps. On est aussitôt allés dans une imprimerie — on en avait un peu l'habitude — pour faire des faux. Une équipée composée de Jacques Bénét, Georges Beauchamp, Dionys Mascolo... Une voiture... Direction Dachau.

Dionys Mascolo : Mitterrand nous apprend que Robert est vivant, à Dachau, mais qu'il est impossible de l'en délivrer. Le camp est en quarantaine, Robert Antelme a le typhus. Mitterrand dit que si nous respectons les délais d'attente prévus, il n'y avait aucune chance qu'il survive. C'est alors que Georges Beauchamp, qui a été un ami de lycée de Robert, et qui a aussi été mon principal camarade pendant la Libération de Paris, a remis en état sa propre voiture. Quelques jours plus tard, grâce à Mitterrand, nous étions munis de papiers du Service de renseignements de l'époque. Je ne sais plus comment cela s'appelle. Nous étions censés être des agents de renseignements français, portant l'uniforme, et nous nous sommes rendus en voiture à Dachau, d'où nous avons difficilement fait s'évader Robert. J'ai dit aux Américains que nous étions des agents de renseignements, que ce détenu avait des informations à nous donner sur des services de la Gestapo encore actifs en France, et que nous avions besoin de le questionner sans témoin. Ils nous ont permis de sortir du camp et de marcher devant les barrières de grillage. Ce que nous avons fait. Après une vingtaine de minutes, nous nous sommes esquivés, jusqu'à la voiture cachée dans une rue adjacente.

Nous sommes rentrés en deux jours à Paris.

Comment avez-vous identifié Robert Antelme dans le camp ?

D.M. : Il était tout à fait méconnaissable. Je parcourais les allées entre les blocs... Il faisait beau... Les déportés, mourant pour la plupart, étaient allongés sur le sol... J'ai entendu une voix prononcer mon nom... Je me suis approché... Je n'ai reconnu Robert qu'à l'espace qui séparait ses deux incisives supérieures. Il était absolument méconnaissable. Il avait perdu... peut-être 45 kilos. Il ne pesait plus que 35 kilos alors qu'il était déjà corpulent. Il pesait 35 kilos environ.

Comment se passe le voyage de retour en voiture ?

D.M. : Il n'a pas cessé, tout au long, de parler, raconter, raconter... Il se sentait menacé de mort, et il voulait peut-être en dire le plus possible avant de mourir. Jour et nuit, il n'a pas cessé de parler. Peut-être quelques heures de somnolence... Nous sommes à Paris tout à fait épuisés.

Dans la voiture qui ramène Robert Antelme de Dachau à Paris, voiture que vous conduisez, celui-ci semble obsédé par une idée : parler, c'est-à-dire témoigner. Vous souvenez-vous du récit qu'il vous a fait ? Ce récit porte-t-il sur le sens de l'expérience qu'il vient de vivre, ou sur l'expérience elle-même ?

Georges Beauchamp : Il avait en effet envie, besoin de parler. Il était fatigué, épuisé, mais il avait besoin de parler.

Il nous a dit : « Chaque fois qu'on me parlera de charité chrétienne, je répondrai Dachau ». Il avait, à l'évidence, une espèce de recul, par rapport à la foi, à la religion. Il avait vécu quelque chose hors du commun, donc sa réflexion portait plus sur l'explication. C'étaient les prémisses de *L'Espèce humaine*. Il parlait, parlait. Une espèce de fièvre qui a duré jusqu'à l'épuisement. Le soir, nous sommes arrivés en Alsace, je ne me souviens plus auprès de quel village. Il pensait qu'il allait mourir. Il nous a demandé à manger une truite. Nous avons

cherché avec Dionys à lui donner satisfaction. On a trouvé dans une pisciculture fermée une dame qui fut sensible à l'état de Robert et qui a trouvé le moyen de nous donner une truite. Il en a mangé une bouchée, puis il a sombré dans le sommeil. Nous l'avons longtemps veillé parce que nous craignions qu'il ne passe pas la nuit. Il était très, très faible. Mais il a tenu le coup, et le lendemain nous sommes repartis.

Devant le spectacle qu'offrait Dachau ou simplement le corps décharné de Robert Antelme, étiez-vous certain d'être témoin du monde réel ?

Dionys Mascolo : Du monde réel ? C'était bien le monde réel, la réelle inhumanité qu'il y a dans l'homme. Mais je dois dire que c'est une chose qui n'était pas tellement inattendue... Elle n'était plus inattendue pour nous. L'horreur nous avait déjà été tout à fait révélée. L'horreur concrète, réelle, pas seulement l'horreur métaphysique de l'absence, de la mort de Dieu... ce que nous avions plutôt vécu jusque là. Non, là c'était l'absence de l'homme dans l'homme, l'absence d'humanité dans l'homme. C'est ça qui nous était révélé très vivement.

Vous avez écrit que l'expérience de déportation de Robert Antelme vous avait en quelque sorte « judaïsé à jamais ». Or Robert Antelme n'est pas juif. Pourriez-vous vous expliquer de ce paradoxe ?

D.M. : Cela est devenu vrai dans la longueur du temps, après que nous ayons été vraiment informés (et nous ne l'étions pas encore à l'époque du retour de Robert Antelme) de ce qui était arrivé aux juifs, c'est-à-dire de l'extermination systématique.

Robert était un résistant. Il était un ennemi. Nous étions des ennemis de l'Allemagne nazie. Les enfants juifs n'étaient pas des résistants, ils n'étaient pas des ennemis. Il y eut là une différence qu'il faut appeler métaphysique. Nous sommes d'ailleurs dans la honte de ne pas l'avoir compris plus tôt.

C'est pourquoi nous nous sommes identifiés à leur sort. Nous nous y sommes identifiés un peu prétentieusement, mais en même temps pas seulement prétentieusement. Il nous semblait qu'être juif garantissait les juifs contre une certaine bêtise dans laquelle nous étions plongés, contre une certaine inconscience. Eux, à cause de l'antisémitisme, étaient avertis de ce qu'il y avait d'inhumain dans le monde réel ; nous, nous n'étions pas avertis. Nous étions peut-être sensibles à la bêtise, mais pas à l'inhumanité, à la haine inhumaine. Vous comprenez ce que je veux dire ?

Marguerite Duras : Il considérait que lui, qui avait vécu cette chose-là, il n'était rien.

Parce que la chose qu'il avait vécue était immense, incroyable. Elle relevait d'une force qu'on ne connaissait pas chez l'homme. Il était devant ce phénomène, d'avoir été incidemment l'objet de cette rencontre.

Edgar Morin : Beaucoup de récits de déportés sont des récits très rhétoriques, écrits dans une langue stéréotypée. Ou bien il y avait des livres quasi épiques, comme le livre de Rousset, *Les Jours de notre mort*, qui était une sorte de Malraux en camp de concentration. *L'Espèce humaine* était le premier, je dirai même le seul, livre qui fût au niveau de l'humanité, au niveau de l'expérience nue, vécue et exprimée avec les mots les plus simples et les plus adéquats qui soient. De ce fait-là, ce livre qui dans un sens était de l'anti-littérature, à juste titre parce qu'il ne voulait pas faire de la littérature sur la concentration, était un livre de pure littérature, c'est-à-dire qu'on ne pouvait plus rien écrire d'autre. Il y a le livre de Primo Levi [*Si c'est un homme*, Ndlr] que je trouve très marquant, mais pour moi le livre qui parle à ce niveau d'existence, d'expérience et dépourvu de tout sentiment de haine personnalisée, de toute mesquinerie, bien entendu de toute injustice, pour moi ça reste *L'Espèce humaine*.

Avec L'Espèce humaine Robert Antelme a écrit son unique livre. Pensez-vous qu'il a pu souffrir de n'en avoir pas écrit un autre ?

Dionys Mascolo : Je pense que oui. Il m'a fait confiance, longtemps après, qu'il avait tenté d'écrire autre chose et qu'il y avait renoncé parce que cela lui semblait dérisoire. La relation qu'il avait faite de quelque chose qui dépasse l'imagination, comme il le dit lui-même, il le dit en préambule à *L'Espèce humaine* — « Ce que nous avons vécu, à nous le remémorer nous semble à nous même inimaginable » — fait que recourir ensuite à l'imagination lui a sûrement semblé dérisoire. C'est vraisemblablement pour cela qu'il a alors renoncé à poursuivre ce qu'il avait ébauché plus tard.

Ce livre, L'Espèce humaine, que représente-t-il pour vous ?

Maurice Nadeau : Il est l'un des grands livres écrits sur les camps. Il y a eu beaucoup de livres sur les camps, mais, à mon avis, il y en a eu trois importants : *L'Espèce humaine*, de Robert Antelme, *Si c'est un homme* de Primo Levi et le livre de David Rousset que j'ai publié, *Les jours de notre mort*.

Il y en a eu beaucoup d'autres qui n'ont pas été négligeables ; le livre de Jean Cayrol, par exemple [*Lazare parmi nous*, Ndlr] ; et puis tous les témoignages. Mais ce qui faisait la différence, ce n'était pas le parti pris littéraire, pas du tout. Le parti pris littéraire était du côté de Rousset qui avait voulu faire un roman à la Dos Passos, à partir de son expérience des camps et des témoignages qu'il avait recueillis. Le livre d'Antelme est un livre beaucoup plus intérieur et il pose des problèmes beaucoup plus fondamentaux. Ce n'est pas pour rien qu'il l'a intitulé *L'Espèce humaine*. Il était saisissant, à cette époque et dans l'état d'esprit où nous étions, un état d'esprit de rejet de cette époque et du nazisme, il était saisissant de lire noir sur blanc que les surveillants des camps, les S.S., étaient des hommes comme nous, qu'ils appartenaient à la même espèce. C'était à la fois paradoxal et de nature à faire réfléchir. *L'Espèce humaine* délivrait aussi cette autre leçon

que, quoi qu'on fasse, à quelque degré d'animalité qu'on réduise les prisonniers, il reste quelque chose d'incassable. On ne peut pas aller au-delà. Soljénitsyne a formulé plus tard la même idée ; dans *Une journée d'Ivan Denissovitch*, il y a cette même idée qu'on peut tout faire, aller même jusqu'à tuer, mais quelque chose résiste devant laquelle tout résiste. Cette conception, cette conscience plutôt d'appartenir à la même espèce, c'est, je crois, Robert Antelme qui l'a montrée le premier.

L'Espèce humaine vous a profondément marqué. Il semble même à lire les articles que vous lui avez consacré, à sa parution, que c'est l'un des livres auxquels vous attachez la plus grande importance, l'un de ceux sur lesquels vous vous êtes le plus exprimé, l'un de ceux que vous avez le plus défendu...

Claude Roy : Il existe un autre grand livre, qui en est le contraire, le livre de la liberté, le livre du monde qu'on a envie de nommer « normal », c'est *La Recherche du temps perdu*. Il commence par : « *Longtemps, je me suis couché de bonne heure.* » Le livre de Robert Antelme commence, lui, par : « *J'ai été pisser, il faisait encore nuit.* » Et, pendant tout le livre, Antelme va employer le vocabulaire le plus exact, le plus « au ras des choses », et décrire la vie, l'existence, la survie dans un monde féroce, mais où il ne voile, ne cache, ne maquille rien. Il emploie les mots crus. Il ne dit pas « les excréments », il dit « la merde », il dit « pisser », il dit « chier » et cette exactitude tient un très grand rôle dans son livre, comme dans la vie des déportés. C'est un des livres les plus élémentaires au sens radical, au sens des éléments de la vie. C'est un des livres où, avec cette vie, à partir de cette vie dépouillée de tout ce qui en fait en apparence le prix, le charme, le bonheur ou la possibilité de vivre, tout simplement, il déduit tout, il déduit l'essentiel.

Il y a des pages admirables sur les épiluchures. Ce sont des hommes qui en sont réduits, parce qu'on les affame, parce qu'on essaie d'en faire des misérables au sens vrai du mot, qui

en sont réduits à ramasser dans les cantines de la cuisine les épluchures et à les faire griller sur les poêles ; et Antelme dit : « *Ce n'est pas une déchéance d'en être réduits à bouffer des épluchures. L'horreur, la déchéance c'est de ne pas partager ces épluchures, c'est de ne pas donner à son camarade ce qu'on pourrait lui donner. Mais manger des épluchures, c'est une espèce de devoir. Il faut essayer de vivre. Puisqu'on veut notre mort, il faut essayer de survivre.* »

Et tout le livre a cette tension. Je crois qu'on n'a pas écrit d'autre livre aussi « à ras de l'essentiel ». Il y a d'autres très grands livres à avoir été écrits sur les camps. J'admire beaucoup celui de Primo Levi, ou celui de David Rousset, ou d'autres encore, très beaux. Mais celui-là est le plus nu, comme l'était la voix de Robert Antelme, une voix parmi les plus lisses. Pendant toutes ces pages, elle frémit à peine, elle ne s'élève pas. Sa voix avait d'ailleurs l'air d'être une voix tranquille. Or ce n'était pas un homme tranquille. C'était au contraire un homme traversé de grands élans de colère, de rage, mais jamais de haine. Il a toujours essayé de la surmonter. À cinq ou six reprises, dans *L'Espèce humaine*, il décrit la haine. Il décrit cette haine, on a envie de dire explicable, sinon légitime, de ceux qui haïssent leur bourreau, qui souhaitent sa mort. Il la décrit avec une sorte de distance, comme s'il disait : « Éloignez de moi cette tentation ».

Il y a l'histoire célèbre de Jan Novak, le messager de la résistance polonaise qui, au prix d'efforts et d'un courage inouïs, réussit à explorer le ghetto de Varsovie, à franchir la frontière, à arriver à Londres puis à New York. On l'écoute. On l'écoute mais on ne le croit pas. Il rencontre des hommes politiques anglais, américains... Il rencontre le président de la Cour suprême des États-Unis, qui est un vieux juge juif, il lui raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a vu dans le Ghetto, les persécutions, et le vieil homme lui dit : « *Je ne vous crois pas jeune homme* ». Jan Novak lui dit : « *Mais, monsieur le Juge, vous pensez que je vous mens ?* » Et le juge lui répond : « *Non, je pense que vous dites la vérité, mais je ne peux pas la croire* ».

Comme le vieux juge, si l'on m'avait dit la veille du jour où je suis entré dans la camp de Bergen-Belsen ce que j'allais voir le lendemain, je crois que j'aurais dit : « *Je pense que vous ne mentez pas, mais je ne peux pas le croire* ».

Il y a dans *L'Espèce humaine* un passage dont je crois pouvoir dire qu'il résume, qu'il condense tout le sens du livre de Robert Antelme. Je désire vous le lire, parce que je crois que l'essentiel, peut-être le cœur de ce livre, est dans ce passage : « *Si on allait trouver un S.S. et qu'on lui montre Jacques, on pourrait lui dire : "Regardez-le, vous en avez fait cet homme pourri, jaunâtre, ce qui doit ressembler le mieux à ce que vous pensez qu'il est par nature : le déchet, le rebut, vous avez réussi. Eh bien, on va vous dire ceci, qui devrait vous étendre raide si "l'erreur" pouvait tuer : vous lui avez permis de se faire l'homme le plus achevé, le plus sûr de ses pouvoirs, des ressources de sa conscience et de la portée de ses actes, le plus fort. Non parce que les malheureux sont les plus forts, non pas non plus parce que le temps est pour nous. Mais parce que Jacques cessera un jour de courir les risques que vous lui faites courir, et que vous cesserez d'exercer le pouvoir que vous exercez et qu'il nous est déjà possible de donner une réponse à la question : si à un moment quelconque il peut être dit que vous ayez gagné. Avec Jacques, vous n'avez jamais gagné. Vous vouliez qu'il vole, il n'a pas volé. Vous vouliez qu'il lèche le cul aux kapos pour bouffer, il ne l'a pas fait. Vous vouliez qu'il rît pour se faire bien voir quand un Meister foutait des coups à un copain, il n'a pas ri. Vous vouliez surtout qu'il doute si une cause valait qu'il se décompose ainsi, il n'a pas douté. Vous jouissez devant ce déchet qui se tient debout sous vos yeux, mais c'est vous qui êtes volés, baisés jusqu'aux moelles. On ne vous montre que les furoncles, les plaies, les crânes gris, la lèpre et vous ne croyez qu'à la lèpre. Vous vous enfoncez de plus en plus, Ja wohl ! on avait raison, ja wohl, alles scheisse ! Votre conscience est tranquille : " On avait raison, il n'y a qu'à les regarder !" Vous êtes mystifiés comme personne, et par nous qui vous*

menons au bout de votre erreur. On ne vous détrompera pas, soyez tranquilles, on vous emmènera au bout de votre énor-mité. On se laissera emmener jusqu'à la mort et vous y verrez de la vermine qui crève.

« On n'attend pas plus la libération des corps qu'on ne compte sur leur résurrection pour avoir raison. C'est maintenant, vivants et comme déchets que nos raisons triomphent. Il est vrai que ça ne se voit pas. Mais nous avons d'autant plus raison que c'est moins visible, d'autant plus raison que vous avez moins de chances d'en apercevoir quoi que ce soit. Non seulement la raison est avec nous, mais nous sommes la raison vouée par vous à l'existence clandestine. Et ainsi nous pouvons moins que jamais nous incliner devant les apparents triomphes. Comprenez bien ceci : vous avez fait en sorte que la raison se transforme en conscience. Vous avez refait l'unité de l'homme, vous avez fabriqué la conscience irréductible. Vous ne pouvez plus espérer jamais arriver à faire que nous soyons à la fois à votre place et dans votre peau, nous condamnant. Jamais personne ici ne deviendra soi-même à soi-même son propre S.S. » ». (L'Espèce humaine, pp. 94-95)

CLAUDE ROY

POST SCRIPTUM À « AUTOUR DE ROBERT ANTELME »

« L'apparent triomphe » du malheur et du mal dont parle Robert Antelme dans cette page admirable de *L'Espèce humaine* semble s'aggraver encore en juin 1983. À la suite d'une opération, Robert est frappé par l'hémiplégie. La prison des camps s'était ouverte pour lui, il avait retrouvé la vie libre en 1945. Une autre prison se referme brutalement. C'est de son propre corps qu'il est désormais captif, ayant une grande difficulté d'élocution, Robert va passer les sept dernières années de sa vie à l'Hôpital militaire des Invalides. Chaque

jour, Monique sera à ses côtés, la tendresse et les soins attentifs essayant de pallier la pesanteur physique et l'immobilité du malade. Jusqu'à sa mort, le 26 octobre 1990, à l'exception des échappées que Monique et son entourage organisent le plus souvent possible, avec les difficultés qu'on imagine, Robert restera pensionnaire des Invalides.

Avons-nous le droit, en nous souvenant de notre ami emmuré vivant, de dire que la victoire de la souffrance et de la paralysie ne fut qu'un « *apparent triomphe* » ? Pouvons-nous, de l'extérieur du cachot où fut enfermé Robert pendant sept ans, lui appliquer ce qu'il écrit à propos de Jacques face aux S.S. : « *C'est maintenant, vivants et comme déchets que nos raisons triomphent* » ? Il me semble que oui.

Chaque fois que nous allions voir Robert, nous communiquions avec lui autant par les regards que par les paroles qu'il arrachait une à une à son corps blessé, autant par une pression de main que par un sourire, autant par un silence que par les gestes de la nourriture, cuillerée par cuillerée. Pas un instant, pendant ces années de vie hors de la vie, n'a cessé la souffrance de Robert, ne s'est laissée oublier cette captivité de la chair, pas un instant n'a été vraiment levée l'injuste punition du juste. Mais je crois qu'on peut dire que jamais un instant n'a cessé non plus cette vigilance du cœur qui habita Robert. Ce qu'il y avait de merveilleux dans l'horreur de son enfermement c'est que la douleur jamais ne le détournait des autres et que dans la solitude où le destin semblait le reclure, il demeura constamment attentif à autrui. Il y avait dans ses journées d'hôpital, quand trop rarement hélas nous nous retrouvions à son chevet, des éclaircies très brèves, des étincelles de vie légère, le sens de l'humour et la grâce du rire qui n'ont jamais tout à fait déserté notre ami. Il y avait entre nous quelques mots clés, survivant à notre commune traversée du communisme, qui faisaient rire Robert à demi phrase. Il suffisait de dire : « Autocritique, camarade » ou « Georges Marchais », et pendant un instant un papillon de gaieté un peu noire voletait dans la pièce. Mais ce qui était le plus beau, c'est que le peu de

forces et de moyens de communications dont disposait Robert, il les mit tout naturellement au service de sa générosité à mi-voix et à cœur pensif. Je me souviens d'un jour avec lui et Monique. Il venait de prendre son repas, il était fatigué, les yeux fermés, absent. Et pendant que nous rangions le plateau et les affaires du dîner, Monique et moi bavardions. Robert était loin — nous le pensions. Nous en vîmes à dire je ne sais quelle méchanceté pas vraiment méchante sur un de nos amis communs, ces méchancetés pas tout à fait injustes et que l'affection corrige. Nous entendîmes soudain dans notre dos la voix douce et difficile de Robert qui articulait avec effort ; « *Vous êtes injustes envers A. ; il ne le mérite pas* ».

Ainsi était Robert Antelme, sans doute le meilleur homme que j'ai connu. À la fin des après-midi où j'avais pu passer le voir à l'hôpital, si je restais seul avec lui, à ce commencement de la nuit, je retardais autant que possible le moment de le quitter. Puis je disais : « *Veux-tu que je te mette la télé ?* » Robert faisait signe que oui. Mais je savais bien qu'il ne la regarderait pas, qu'il souhaitait seulement que je l'ouvre, afin de pouvoir porter son regard ailleurs, et que je ne voie peut-être pas que ses yeux étaient pleins de larmes. Je l'embrassais. Je sortais. Je marchais dans les longs couloirs des Invalides, jusqu'au boulevard plein de nuit et je pensai à Robert, plein de nuit lui aussi, plein de solitude, et de cette chose inexplicable dans le malheur du mal qu'on appelle la bonté.

LOUIS-RENÉ DES FORETS

TÉMOIGNAGE*

Il y a chez moi comme une inaptitude foncière, et dont j'éprouve de la honte, à parler d'un ami qui me fut très proche, de Robert Antelme sans doute plus encore que d'aucun autre.

Ce qui me fait défaut, ce n'est pas la mémoire que sa figure

ne cesse d'habiter et d'illuminer, mais les termes mêmes par lesquels je chercherais en vain à exprimer ce que son amitié avait d'unique. Il s'y ajoute la crainte de manquer à la discrétion : Robert Antelme n'était pas de ceux qui se mettent en avant, par une sorte d'élégance naturelle, peut-être également en raison de la terrible épreuve qu'il avait traversée dont il ne parlait pour ainsi dire jamais, après l'avoir décrite dans ce livre admirable qui est bien plus qu'un témoignage sur la vie concentrationnaire, un monument de la pensée, *L'Espèce humaine* que chacun de nous devrait lire, relire et relire à nouveau tant la richesse en demeure inépuisable.

Robert Antelme préférait rester à l'ombre, ce qui ne veut pas dire se tenir en retrait de la communauté, mais tout au contraire avec le souci, pour y participer pleinement, de ne se distinguer en rien du commun des mortels, sans toutefois que sa singularité propre en fût diminuée, ni affaiblie sa présence de parole — expression que j'emploie ici à dessein, car la sienne s'exerçait de manière incomparable, quel que fût le sujet abordé, du plus grave aux menus événements de la vie quotidienne, allant toujours en profondeur, pénétration à laquelle se mêlait parfois un humour — une qualité d'humour — qui n'appartenait qu'à lui. Son sourire était alors d'un enfant.

Il y avait chez lui une faculté de silence non moins impressionnante. Que de fois nous est-il arrivé au sortir du bureau de nous promener côte à côte dans les rues sans échanger un mot, et cette double taciturnité avait, tout au moins la ressentais-je comme telle, le sens d'une entente implicite, paradoxalement raffermie, avivée par l'absence de parole. Moments merveilleux.

Nous autres qui lui avons tristement survécu, rappelons-

* Ce texte de Louis-René des forêts est en partie tiré par son auteur de sa contribution à l'émission de France Culture consacrée à Robert Antelme sous le titre « Robert Antelme », diffusée le 24 octobre 1992. C'est avec l'aimable autorisation de la productrice de cette émission, Anne-Brigitte Kern, et de son réalisateur, Alain Trutat, qu'il est reproduit ici. *Lignes* les en remercie.

nous enfin qu'il ne pouvait souffrir qu'on rendît public ce qui est d'ordre privé, que sur ce point il était d'une intransigeance sans concession. L'oublier aujourd'hui serait lui être infidèle. D'où vient que toute parole à son sujet nous semble non seulement insuffisante, réductrice, mais comme de trop.

JEAN-LOUIS SCHEFER

TÉMOIGNAGE

Comme avec tous mes grands amis, je crois que nous avons, Robert et moi, beaucoup plus parlé de la vie, des choses que d'idées. Je ne vois pas que durant ces longues années d'amitié, coupées de silence, nous ayons jamais entretenu quelque débat d'idées : j'étais trop jeune peut-être et Robert trop respectueux des autres pour me pousser dans mes retranchements.

J'avais vingt ans, ou dix-neuf à peu près, lorsque par Roland Barthes et Claude Lefort je suis entré chez Robert et Monique, chez eux, véritablement, « à la maison ». Robert a d'abord été pour moi cet homme qui, avec une simplicité profonde, une gravité poétique, partageait le pain. Je donnais alors des répétitions de latin et d'allemand à Nicolas, le fils aîné de Monique. Les repas, les soucis des enfants, les soucis et la gaieté de la maison, ces amis m'ont donné tout cela, comme de l'humanité que l'on partage, dignement, affectueusement. C'est cette véritable grandeur, de simplicité, d'affection, l'inépuisable gentillesse de Monique qui ont fait cette amitié. Un accord sur toutes choses, sans discours ou argumentation. J'étais ému du poids de parole que Robert mettait dans la conversation et qui n'exigeait en retour que de la vérité, qu'un souci de justice : j'ai cru comprendre qu'il attendait cela du jeune ami que j'étais alors... Je ne puis témoigner de rien d'autre : Robert nous a installés dans la grâce et la gravité du

partage.

En 1960, Robert nous a conduits, sa famille, ma fiancée et moi, un dimanche d'hiver, après déjeuner, voir une exposition féline : horrible odeur de pipi, effroyables chats de tous poils ; je crois même, comble de détresse, que nous y avons pris le thé. Robert amusé et extasié : c'est que les chats étaient malheureux, boules d'affects, de nerfs, souffrant à cause de leur peu de conscience... C'était cela : le pain, les fleurs ; l'amusement de Robert à qui je racontais un voyage en Allemagne. Jamais un mot sur son livre ni sur les camps. Extrême pudeur, horreur de donner des leçons. Demande de Robert à qui je porte mon premier texte : « *Jean-Louis, je vous demande ceci, très sérieusement : ne vous citez jamais, même en note.* » Et plus tard (structuralisme) : « *Jean-Louis, vous êtes écrivain, que faites-vous avec ces ingénieurs ?* » J'ai peut-être tenté de lui parler de l'attrait de cette aventure intellectuelle (« *Ce qui compte dans vos textes, c'est ce qui ne reste pas en place, ce qui brûle...* »). Je dois beaucoup à Robert, quelques colères affectueuses, dont il s'excusait aussitôt en baissant la tête — je lui dois (une grande partie de ma vie) mes premières amitiés italiennes, l'accueil de Vittorini.

La pudeur, la discrétion, la violence morale de cet ami, les longs silences dans nos conversations — le sourire ouvert, les yeux. J'ai lu *L'Espèce humaine* un an après être entré dans l'intimité de Robert et Monique. J'étais impressionné non par l'impossibilité d'écrire ou d'achever dont il souffrait mais par ce que je sentais d'une difficulté à maintenir cette décision douloureuse de ne plus écrire. La première année de sa retraite, Robert, rencontré Boulevard Saint Germain : « *Vous écrivez, Jean-Louis, moi je ne peux plus ; ma seule façon d'être ailleurs, c'est de prendre le train. Je prends des trains, c'est presque (sourire) la même chose.* »

Toujours prêt à rentrer dans des rêves d'enfants. Digne, simple, cérémonieux, respectueux, violent, délicat. J'ai honte de ne savoir prendre aujourd'hui avec cet ami ce peu de distance qui me permettrait de parler de lui. Mais cette affec-

tion si longue après tout, et si distante, le rire et la gentillesse maternelle de Monique ; cette part étrangement si douce de ma vie, sans débat d'idées (Monique, une seule fois, à table : « *Mais enfin, Jean-Louis, vous êtes tout de même de gauche ?* »). Fleurs, plaisir de la lumière, repas chez eux à Bry sur Marne, rue des Saints Pères ; une véritable paix évangélique (je crois que nous étions tous plus ou moins rescapés de familles snobs). Le temps perdu ensemble, bien souvent, parfois peu de temps : les silences, les sourires.

C'est de ce peu littéraire, de cet essentiel de l'amitié que je peux parler. Nous nous sommes tus bien souvent, sans gêne, lorsque je lui rendais visite dans son petit bureau chez Gallimard. Plus visiblement que quiconque, Robert a été pour moi avec une force, un tourment, un calme (que d'autres souligneront sans doute) l'esprit, l'âme de cette si particulière communauté intellectuelle, tellement importante pour les garçons de ma génération. En quête d'une nourriture vraie, nous attendions (loin des effets publicitaires alors discrets) les vrais livres : le dernier Bataille, le dernier Blanchot. Cette communauté des hommes dans laquelle nous sommes entrés par contagion d'amitiés a été le milieu de notre dernière formation morale — nous y avons appris la rigueur de cet impossible métier (écrire) ; plus que la politique, nous y avons appris l'attention à la justice ; plus que la pensée ou une poétique, nous y avons appris peu à peu, la responsabilité de notre « travail » (écrire).

Robert a été, je le sais, l'ami proche et intime de ce que nous tentions d'écrire. Un accueil parfois étonné de nos chemineurs : s'inquiétant des besoins de chacun, des détresses. Une partie de ce monde moral — dans cette voix, ce regard, la grâce du sourire — qui a fait de nous les hommes que nous essayons d'être. L'espoir, Robert, d'un monde humain.

ROBERT ANTELME

QUELQUES REPERES BIOGRAPHIQUES

(apportés par Monique Antelme)

- 1917 : Naissance le 5 janvier à Sartène (Corse du Sud), où il vivra jusqu'à l'âge de 4 ans.
- 1919 : Naissance de sa sœur Marie-Louise, déportée en 1944, morte en déportation.
- 1923 : Naissance à Oloron Sainte Marie de sa sœur Alice.
- 1929 : Arrivée à Bayonne, où il passera son baccalauréat.
- 1936 : Paris. Études de droit. Service militaire. Guerre 1939-1940.
- 1943 : Entrée dans la Résistance. Membre du groupe M.N.P.D.G. que dirigeait François Mitterrand.
- 1944 : Arrestation par la Gestapo. Prison (Fresnes). Déportation (Buchenwald, Dachau).
- 1945 : Retour d'Allemagne (pèse 38 kilos)
- 1946 : Entre au Parti communiste.
- 1947 : Publication de *L'Espèce humaine*, aux Éditions de la Cité universelle.
- 1950 : Exclusion (douloureuse) du Parti communiste.
- 1955-1960 : Co-fondateur du Comité d'action contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord.
- 1957 : Réédition de *L'Espèce humaine* aux Éditions Gallimard.
- 1958-1959 : Collabore à la revue *Le 14 juillet*, fondée par Dionys Mascolo et Jean Schuster pour protester contre la prise du pouvoir par De Gaulle.
- Est signataire de la Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie.
- 1951-1981 : Lecteur pour l'Encyclopédie de la Pléiade, sous la direction de Raymond Queneau (Éditions Gallimard).
- 1951-1960 : Critique pour le compte de l'O.R.T.F.
- 1968 : Participe activement à la Révolution de Mai. Membre du Comité d'action Étudiants-Écrivains.
- 1983 : Est opéré de la carotide.
- Meurt le 26 octobre 1990.

ROBERT ANTELME

BIBLIOGRAPHIE PARTIELLE

Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, Éditions de la Cité universelle, 1947, Paris.

Robert Antelme, *L'Espèce humaine*, Éditions Gallimard, Réédition 1957, Paris.

Robert Antelme, *l'Espèce humaine*, Réimpression Collection Tel/Gallimard, 1978.

Dionys Mascolo, *Autour d'un effort de mémoire. Sur une lettre de Robert Antelme*, Éditions Maurice Nadeau, 1987, Paris.

Marguerite Duras, *La douleur*, P.O.L., 1985, Paris.

Sarah Kofman, *Paroles suffoquées*, Galilée, 1986, Paris.

Georges Perec, *Une Aventure des années 60*, Éditions du Seuil, coll. Bibliothèque du XXe siècle, 1992, Paris.